

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

AP21
N8
P. 11
C. 3

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“ Ilâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il ne les
ait oubliées.”

CHARLES NODIER.

AVRIL

1er Volume, 7eme et 8eme Livraisons

QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE P. G. DELISLE

1882

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1. Une ruine (poésie)A. B. ROUTHIER
 2. Hommage à Longfellow (poésie).....M. J. A. POISSON
 3. Les quatre vents de l'esprit (de Victor Hugo).THOMAS CHAPAIS
 4. Conférence sur la charité.....L'ABBÉ BRUCHÉSÉ
 5. Le Rebelle (histoire canadienne).....R. DE TROBRIAND
-

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES,

Revue littéraire bi-mensuelle paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois, par livraisons de 24 pages chacune.

ABONNEMENT - - - \$3.00 par année.

PROPRIÉTAIRES

LOUIS-H. TACHÉ — EDMOND LORTIE

Secrétaire et Administrateur,

LOUIS-H. TACHÉ, QUÉBEC

UNE RUINE

Quand la nuit déployait ses splendeurs éternelles,
J'ai souvent admiré sur le Forum romain
Trois colonnes debout, comme trois sœurs jumelles
Qui, regardant le ciel, se tiendraient par la main ;

Distinctes, mais joignant leur têtes solennelles,
Comme une trinité sur le bord du chemin,
Au touriste rêveur arrêté devant elles
Elles semblent conter leur étrange destin...

Comment n'en pas saisir le sens allégorique ?—
Elles tenaient jadis au temple magnifique
Consacré par César à Jupiter Stator ;

Or Jupiter n'est plus : Dieu seul en trois personnes
Règne sur l'univers ; et les grandes colonnes
Pour symboliser Dieu semblent survivre encor !

A. B. ROUTHIER.

HOMMAGE A LONGFELLOW.

I

L'homme aux humbles projets et le puissant génie
Courbent le front devant la mort.
Comme un vil instrument le luth plein d'harmonie
Après avoir vibré s'endort.

Ainsi l'a voulu Dieu. La même loi fatale
A chacun fait égal destin.
Humble chant de bonheur ou clameur triomphale,
Qu'importe la voix qui s'éteint !

Qu'importe ! . . . non, la voix qui forte et souveraine
Chanta ce qui fut noble et beau,
Sans effort se dégage immortelle et sereine
De la nuit noire du tombeau.

II

Quel est donc ce héros, quel est l'homme célèbre
Qu'un peuple entier pleure aujourd'hui ?
Pourquoi ce sombre deuil ? Pourquoi ce glas funèbre
Et ces fleurs qui pleuvent sur lui ?

Qui met dans tous les cœurs cette douleur profonde ?
Quelle est ta gloire, ô citoyen,
Pour que sur ta poussière, au deuil du Nouveau-
[Monde
Se mêlent les pleurs de l'Ancien ?

Qu'as-tu fait de si grand ? Dis-nous quel coup d'au-
[dace
A tourné vers toi tous les yeux,
Pour que ce continent avec orgueil te place
Parmi ses enfants glorieux ?

As-tu dans les combats remué les tonnerres
Et, réveillant d'anciens échos,
Renouvelé l'éclat des gloires centenaires
Et les exploits des vieux héros ?

As-tu, puissant tribun, des luttes politiques
Connu les plaisirs décevants,
Ou rallumé, penché sur des textes antiques,
La lampe obscure des savants ?

Dis-nous, illustre mort, quelle vaste carrière
Te vaut cette immortalité,
Ce spectacle inouï d'un grande peuple en prière...

—“Humble et pensif, moi, j'ai chanté !

“ Douze lustres durant, j'ai célébré la gloire
Sans jamais la rêver pour moi,
Et si tout un grand peuple honore ma mémoire,
Amis, je ne sais pas pourquoi !

“ Admirateur naïf d’une grande nature,
 Je la célébrai dans mes vers,
 Sans jamais demander si ma gloire future
 Raçonnerait dans l’univers.

“ J’ai chanté nos grands lacs et nos immenses fleuves,
 Nos champs et nos vastes cités ;
 J’ai célébré surtout les sanglantes épreuves
 D’où naquirent nos libertés.

“ Un jour, on m’a nommé *chantre d’Evangeline*,
 Parce qu’exhumant le passé,
 J’ai tiré de l’oubli la charmante héroïne
 D’un petit peuple dispersé.

“ Rêveur calme et serein, toujours de la mêlée
 J’ai fui les sanglants tourbillons,
 Préférant, loin du bruit, ma retraite isolée
 Pleine de fleurs et de rayons.

“ Pourquoi ce peuple ému penché sur ma poussière ?
 Pourquoi ce bruit sur mon cercueil ?
 J’aimais la solitude... une modeste pierre
 Suffit au rêveur sans orgueil.”

III

Longfellow, tu fus grand et les muses voilées
 Sur ta cendre disent tes vers.
 Tu ne chanteras plus, mais tes strophes ailées
 Planeront par tout l’univers.

Barde, tu n'avais pas cette note éclatante
Que jettent les clairons vainqueurs,
Mais ton luth était doux, ta muse était touchante
Et faisait vibrer tous les cœurs.

Oui, lorsque tu chantas les preux de l'Amérique,
Que ton vers redit leurs succès,
Poète, souviens-toi que ta voix sympathique
A remué nos cœurs français.

Je ne suis pas de ceux qu'un rayon de ta gloire
Enveloppa dans sa splendeur,
Mais je viens, humble muse, offrir à ta mémoire
L'humble tribut de la douleur.

Ceux que le ciel a faits frères par la pensée,
Aujourd'hui le sont par le deuil. . .
Adieu ! . . . c'est le seul mot que ma muse oppressée
Puisse jeter sur ton cercueil !

M. J. A. POISSON.

27 mars 1882.



LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

PAR VICTOR HUGO—ÉTUDE CRITIQUE



VICTOR HUGO a été l'un des enchanteurs de notre seizième année. Sur le seuil de nos études littéraires, cet aigle aux fortes serres et au vol sublime s'était emparé de notre imagination et nous avait fait son captif. Nous avions voué au chantre de *Louis XVII* et de la *Colonne*, au poète monarchiste et chrétien, au chef romantique de 1824, la plus fervente admiration. Son œuvre complète nous était inconnue. Mais nous avons dévoré sa biographie, et les fragments de ses poésies que nous pouvions lire dans les recueils *ad usum Delphini*, nous transportaient hors du monde réel. Quelles douces heures nous avons passées à savourer ces pages admirables : *La prière pour tous*, *Moïse sur le Nil*, *Les Vierges de Verdun*, *La naissance du duc de Bordeaux* ! Plus tard, lorsque notre horizon intellectuel s'agrandit, l'impression persista. Les *Feuilles d'Automne* et *Hernani*, *Les Chants du Crépuscule* et *Le Roi s'amuse* lui-même, maintinrent intact le prestige poétique de l'écrivain. *Les Voix Intérieures* et *Les Rayons et les Ombres* ne décernèrent pas leur auteur de l'aurole dont nous avions entouré son front. Il y avait, il est vrai, bien

des fausses notes qui nous surprenaient péniblement, bien des déclamations dont nous ne savions que dire, bien des bizarreries d'expression et des éclipses de rythme que nous ne voulions pas nous avouer à nous-même. Toutefois, en dépit de ses sommeils homériques, *l'enfant sublime* ne démentait pas trop, suivant nous, les promesses de son adolescence. Mais, un jour, le livre des *Contemplations* nous tomba sous la main. Hélas, quel désenchantement ! Quel brusque réveil ! Victor Hugo nous apparaissait tel qu'il est depuis près d'un demi-siècle. Inégal, capricieux, fantaisique, rocailleux, obscur, n'ayant plus son génie que par éclair, et son bon sens que par intermittence. Alors nous voulûmes boire le calice jusqu'à la lie. Nous dépassâmes les *Contemplations* pour nous enfoncer dans la *Légende des Siècles*, dans les *Châtiments*, dans *l'Année Terrible*, dans toutes ces œuvres où la décadence s'accélère. Nous en sortîmes guéri,—guéri, non pas de notre enthousiasme pour l'immense talent que Dieu a prodigué à M. Victor Hugo et qui reparait, de temps à autre, dans ses œuvres, comme un rayon de soleil au milieu d'un ciel nuageux, mais de ce fétichisme ridicule qui nous faisait tout englober pêle-mêle dans notre trop facile admiration.

En ce moment, M. Victor Hugo, âgé de quatre-vingts ans, est au comble de la renommée et de la fortune. Il est sur un piédestal gigantesque. Son front olympien touche au firmament, tandis que ses pieds effleurent les têtes qui se courbent humblement devant la majesté de son génie. Des courtisans fanatiques, quoique républicains, ont fait autour de lui la conspiration de l'enthousiasme. Ouvrez-t-il

la bouche, on se récrie avant qu'il ait parlé. Se tait-il, on applaudit à son silence. Publie-t-il un ouvrage, les fidèles embouchent la trompette pour annoncer au monde qu'un nouveau chef-d'œuvre vient de lui être donné.

Dans notre pays, l'hugolâtrie n'est pas encore arrivée jusque-là. Cependant elle existe. Nous l'avons déjà contrée et combattue dans notre humble sphère. Aujourd'hui, nous venons indiquer aux lecteurs un spécifique qui, pour n'être pas breveté, n'en est pas moins efficace. Ce spécifique, c'est précisément le dernier livre du maître : *Les Quatre Vents de l'Esprit*.

La publication de cet ouvrage est un désastre véritable pour la gloire de Victor Hugo. Oh ! l'ingrate production ! Tous les défauts de l'auteur y apparaissent triomphants, et l'on n'y retrouve presque plus trace des grandes qualités qui ont fait du célèbre vieillard le premier poète de notre âge. Plus de clarté, plus de noblesse, plus de souffle oratoire, plus de conceptions sublimes, plus de rythme majestueux. Au lieu de tout cela, la violence grossière, l'emphase risible, la guerre à l'harmonie, l'obscurité, la trivialité. Il semble que le but du grand écrivain ait été de pousser une chevauchée furieuse dans le domaine de l'extravagant et de l'absurde. Ce livre produit en nous l'impression d'un cauchemar. On y voit un homme—est-ce un homme ou un être surnaturel ?—s'avancer au milieu des espaces infinis, évoquer des monstres inconnus, appeler l'ouragan, la tempête, la foudre et les éclairs, causer avec l'Océan aux vagues mugissantes, avec la terre et les cieux.

Dans une des pièces les plus bizarres de l'ouvrage, il se rappelle qu'autrefois il enviait le sort de ces élus, Job, Eschyle, Thémistocle, Aristide, Milton, Dante :

“ Qui marchent, couronnés d'un mystérieux lustre.”

Je me disais alors, s'écrie-t-il :

“ L'atome n'a pas droit aux grands écrasements,
Il n'a pas droit aux cris de la haine, aux tourments,
De la claie âpre et sainte, aux faces hérissées
De serpents poursuivant sans trêve ses pensées,
Non.—Je baissais la tête et j'étais triste ainsi.—
Maintenant, ô destin, ô méduse, merci.”

C'est cela. Voilà le poète sacré “*héros et sage, contemporain de l'adversité sombre.*” Il y a eu Moïse, David, Isaïe, Eschyle, Socrate, Jésus ; maintenant il y a Victor Hugo. Peuples, inclinez-vous !

L'auteur a divisé son livre en quatre parties, qui représentent les quatre vents de l'esprit : le livre satirique, le livre dramatique, le livre lyrique, le livre épique. Il nous révèle lui-même l'esprit qui lui a dicté cette division.

“ Je vis les quatres vents passer.—O vents, leur dis-je,
Vents des cieus ! croyez-vous avoir seuls un quadriges ?

Autans ! masques hagards, tumultueux démons,
Croyez-vous pouvoir seuls aller des mers aux monts ?

.....
Ces allures d'éclair, ce vol torrentiel,
L'esprit humain les a comme vous, vents tragiques ;
Comme vous le printemps, il a ses géorgiques ;

Il est l'acre Archiloque et le Hamlet amer ;
 Il gonfle l'Iliade ainsi que vous la mer.
 L'homme peut de l'abîme effarer la prune.
 L'âme a comme le vent quatre souffles en elle.

.....
 La pensée est un aigle à quatre ailes, qui va
 Du gouffre où Noé flotte à l'île où Jean rêva ;
 Et chacun de ses grands ailerons, Epopée,
 Drame, Ode, Iambe ardent, coupe comme l'épéc.
 L'idéal se rattache
 Comme une croix immense aux quatre angles des
 [cieux.

Le grand char de l'esprit roule sur quatre essieux.
 Le poète est pasteur, juge, prophète, apôtre."

Donc, s'est dit M. Hugo, faisons les *Quatre Vents de l'Esprit*. Prouvons au monde qu'en nous revivent Orphée, Homère, Eschyle et Juvénal.

"L'âme est comme toi, sphère, une quadruple étoile.
Ton prodige est en nous. Astre nous te l'offrons.
 L'antique poésie avec ses quatre fronts,
 Orphée, Homère, Eschyle et Juvénal, t'égalé."

Comment ce programme grandiose se trouve-t-il suivi ? C'est ce que nous allons voir en commençant par le livre satirique. Mais comme nous ne voulons pas être trop long, nous n'analyserons que deux ou trois pièces caractéristiques.

Et d'abord M. Hugo est-il un vrai satirique, un satirique complet ? Nous ne le croyons pas. Sans doute il a la passion, le trait, la mordante hyperbole, la foudroyante invective. Mais il lui manque deux qualités maîtresses : la concision et la clarté. Joseph

de Maistre disait de Voltaire qu'il est nul dans l'épigramme, parce que la moindre gorgée de son fiel ne peut couvrir moins de vingt vers. De même M. Hugo n'est point ce qu'il pourrait être dans la satire, parce qu'il n'est ni assez concis ni assez clair. La satire ne doit pas s'éparpiller. Elle doit aller droit au but, rapide et acérée comme un javelot lancé par une main sûre. L'auteur des *Quatre Vents de l'Esprit* ne l'entend pas ainsi. En tout il vise au colossal, à l'immense, au déploiement plutôt qu'à la concentration de la force. Veut-il frapper un adversaire d'un coup mortel, il fait de vastes préparatifs. Il accumule les épithètes insultantes, il cherche dans les ténèbres de l'histoire les noms exécrés des plus odieux scélérats, il demande au passé des comparaisons outrageantes, il rassemble une formidable artillerie d'imprécations et d'anathèmes, dont la moindre pièce suffirait à foudroyer l'ennemi. Enfin il est prêt ; il s'ébranle en bon ordre ; qui pourra résister à ce foudre de guerre ? Malheureusement le public est déjà fatigué de la longueur de l'attente, et des lenteurs de cette polémique érudite. Aussi le résultat, quel qu'il soit, ne lui semble plus répondre à la grandeur de l'effort.

Un autre tort de M. Victor Hugo, c'est de croire que pour être satirique, il faille être trivial jusqu'à la grossièreté. Nous avons souvent vu d'honnêtes personnes se scandaliser du style énergique et quelquefois violent de Louis Veillot. Que diront-elles donc des vers suivants, pris dans la pièce intitulée : *Anima vilis*.

“ Cet homme espère atteindre aux grandeurs ; il s'es-
[souffle

A passer *scélérat*, lui qui n'est que *maroufle*.
Ce *pédagogue* aspire au grade de *coquin*.

.....
Ah ça, tu perds ton temps et ta peine, *grimaud* !
Alibooron n'est pas aisément *Béhémot* ;
Le burlesque n'est pas facilement sinistre ;
Fusses-tu meurtrier, tu demeurerais *cuistre*.

.....
Tu te gonfles, *crapaud*, mais tu n'augmentes pas ;
La nature n'a pas de force à dépenser
Pour te faire grandir et te faire pousser.
Quoi donc ! n'est-elle point l'impassible nature ?
Parce que des *têtards*, *nourris de pourriture*,
Souhaitent devenir dragons et *caïmans*,
Elle consentirait à ces grossissements !
Le ver serait *boa* ! l'*huître* deviendrait l'*hydre* !
Locuste empoisonnait le vin, et non le *cidre*.”

N'en déplaît aux admirateurs quand même, nous
trouvons cela vulgaire, guindé et point du tout fou-
droyant. M. Hugo a l'indignation trop laborieuse.

Dans une autre pièce intitulée : *Les Bonzes*, le poète
donne libre carrière à sa haine contre le culte et le
sacerdoce. Suivant son habitude il entasse péle-
mèle substantifs sur adjectifs. *Veaux d'or*, *sphinx*,
chimères, *griffons*, *les princes des démons*, *les princes des*
prêtres, *synodes*, *sanhédrins*, *vils muphtis*, *scribes traîtres*,
sadducéens, *pharisiens*, *ceux qui redonneraient à Jésus le*
Calvaire, tout cela, ce sont les bonzes, les pontifes, les
prêtres.

“ Plaie énorme que fait une abjecte piqûre.”

M. Hugo voudrait qu'il n'y eût pas de culte et par conséquent pas de prêtres.

“ Dieu n'étant aperçu que par les astres seuls,
 Les penseurs, sachant bien qu'il est là sous ses voiles,
 Ont toujours conseillé d'en croire les étoiles ;
*Dieu, c'est un lieu fermé dont l'aurore a la clé,
 Et la religion, c'est un ciel contemplé.*
 Mais vous ne voulez pas, prêtres de cette église.
 Vous voulez que la terre en votre livre lise,
 Au lieu de lire au front des cieux la vérité.

C'est cela, plus de religion, plus de culte, plus d'Eglise. Il faut en croire les étoiles. Contemplez les astres, consultez le front des cieux, et vous aurez la vie éternelle. C'est commode et bon marché. Nous concevons maintenant que l'auteur de ce lumineux système ne comprenne pas :

“ Dans quel but Dieu livra les empires, le monde,
 Les âmes, les enfants dressant leur tête blonde,
 Les temples, les foyers, les vierges, les époux,
 L'homme, à l'épouvantable immensité des poux.”

Les poux ce sont les prêtres. Ne reconnaît-on pas bien à ce trait délicat le fougueux romantique qui s'est vanté un jour d'avoir émancipé les mots ?

Cependant ce que nous venons de citer n'est que l'insulte généralisée ; voici maintenant l'insulte personnelle. C'est une des pages les plus odieuses de ce livre odieux. Un jour, Mgr de Ségur, le saint et vaillant prélat dont la mort a été un deuil pour l'Eglise, a cru devoir s'élever contre les sophismes dangereux de l'auteur des *Misérables*. Alors l'écri-

vain débonnaire qui prêche la miséricorde, et qui donne des conseils comme celui-ci :

“ Quoi, frère, tu frémis parce qu'on te déchire ! Tu ne connais donc pas la force du sourire ! ”

le doux poète entre en fureur. Comment ! oser discuter les opinions d'Olympio ! Ah ! Monseigneur, vous n'y reviendrez pas. Et le bon M. Hugo prend son fouet :

“ Muse, un nommé Ségur, *évêque* (?), m'est hostile ;
Cet homme violet me damne en mauvais style ;
“ Sa prose réjouit les hiboux dans leurs trous.
.....Il est d'ailleurs à plaindre. Au séminaire,
Un jour que ce petit bonhomme plein d'ennui
Bélaît un oremus au hasard devant lui,
Comme *glousse l'oïson*, comme la *vache meugle*,
Il s'écria :—mon Dieu ! je voudrais être aveugle !—
Ne trouvant pas qu'il fit assez nuit comme ça.
Le bon Dieu, le faisant *idiot*, l'exauça.

.....
Faisons chorus. Hurler avec le loup, et *braire*
Avec l'évêque, eh bien, c'est un droit. Usons-en.
J'aime en ce noble abbé ce style paysan.
C'est *poissard*, c'est exquis. Bravo. Cela vous plonge
Dans une vâgue extase où l'on sent le mensonge.
.....L'on ne sait pas trop
Dans cette vision où le *démon chuchote*,
Si l'on voit un *évêque* ayant au dos la *hotte*
Ou bien un *chiffonnier* ayant la *mitre au front*.”

Hélas ! voilà les idées et le style de l'homme qui a écrit tant de chefs-d'œuvre. Quelle chute, et comme

M. de Pontmartin avait raison de dire, en parlant de M. Hugo, dans un des derniers numéros du *Correspondant*, qu'il vaut mieux rester un enfant de génie que devenir un génie en enfance.

Le lecteur a maintenant une idée de ce livre satirique, où il y aurait tant d'autres énormités à relever. C'est un réquisitoire indigeste contre l'Eglise, la vie monastique, le pouvoir, l'autorité, la justice sociale, et les critiques de l'écrivain. Nous y avons signalé le ton général de l'ouvrage, et nous pourrions être plus bref en analysant les autres livres.

THOMAS CHAPAIS.

(à continuer)



CONFÉRENCE SUR LA CHARITÉ ⁽¹⁾

“ Une fleur prouve un Dieu créateur,
une sœur de charité prouve un Dieu
sauveur : la démonstration logique est
presque la même.” ⁽²⁾

(AUG. COCHIN.)

Monseigneur, ⁽³⁾

Excellence, ⁽⁴⁾

Mesdames, Messieurs,



J'AI répondu avec un véritable bonheur à l'invitation que l'on m'a faite, de donner une conférence au profit de nos chers orphelins ; car comment ne pas se réjouir de venir en aide à ces petits anges privés, presque à leur entrée dans la vie, de la douce protection et des caresses des auteurs de leurs jours ?

(1) Cette conférence a été donnée à Québec, à la salle Victoria, le 20 janvier 1882, en faveur des orphelins des Sœurs de la Charité. Nous en avons retouché certaines parties que nous n'avions pu suffisamment développer dans un entretien d'une heure, tout en conservant à notre travail sa forme oratoire.

(2) *L'ami de la Religion*, 12 avril 1850.

(3) Sa Grandeur Mgr E. A. Taschereau, archevêque de Québec.

(4) L'honorable Théodore Robitaille, lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

C'est donc en leur faveur, messieurs, que je viens ce soir vous adresser quelques paroles : puissent-elles partir de mon cœur pour aller au vôtre !

Mais avant de traiter le sujet que j'ai choisi, laissez-moi vous raconter une histoire que je n'ai puisée ni à l'étranger, ni dans les annales du moyen-âge.

I

Un jour, il y a une quarantaine d'années, dans nos cantons de l'est, une diligence s'arrêtait devant un presbytère. Le curé était absent, mais le conducteur entra, et, sur l'ordre qu'il avait reçu, déposa, avec une petite malle, une enfant d'environ quatre ans : puis il continua sa route.

D'où venait cette enfant ?

Elle était née en Irlande, et, à peine âgée de deux ans, elle avait émigré au Canada, avec sa famille qui était très pauvre. Ici, elle avait eu la douleur de perdre son père. Le prêtre missionnaire de l'endroit, qui était allé porter au malade les secours de la religion, touché du sort qui attendait bientôt la petite fille, avait promis d'être son protecteur. Par malheur, l'orpheline avait ensuite été confiée par sa mère à un ministre qui n'avait pas sa foi. Alors le prêtre la réclama, fit admettre ses droits, et la pauvre enfant fut ainsi envoyée dans cette maison, où elle devait rencontrer un père qui veillerait sur ses jeunes années.

Mais hélas ! presque au même instant, passait une femme, une folle qui menait la vie la plus misérable à travers les campagnes et les forêts. Elle vit la petite

filles dans le jardin du presbytère, et forma le projet de l'enlever. Elle s'approche donc, lui fait signe de la suivre, et, la prenant par la main, disparaît avec elle.

De retour chez lui, le prêtre aperçoit bien la valise sur laquelle est écrit le nom de l'orpheline. Mais, l'orpheline, où est-elle ? vers quels lieux cette femme a-t-elle dirigé ses pas ? Il l'ignore, et personne ne peut le lui apprendre. Il fait faire de nombreuses recherches ; tout est inutile : sa petite protégée ne reparait pas.

Plusieurs années se passèrent.

Le prêtre avait été transféré à Saint-Raymond ; mais souvent sa pensée se reportait vers les campagnes qui avaient eu les prémices de son zèle, et il éprouvait un serrement de cœur chaque fois qu'il songeait à la pauvre enfant qu'on lui avait ravie.

Dieu lui ménageait cependant une grande consolation. Un jour, il reçoit une lettre de Saint-Antoine de Tilly, et la seule vue de la signature lui fait verser une larme d'attendrissement.

L'orpheline vivait encore . . . et c'était elle-même qui lui écrivait, pour lui dire sa reconnaissance, lui parler de ses malheurs, et lui demander des renseignements sur sa mère qu'elle n'avait jamais revue, hélas ! depuis ses premières années.

Comment dire la joie du bon prêtre ? Il avait hâte de voir cette enfant dont il avait autrefois promis d'être l'ami tutélaire, de lui entendre raconter sa vie, de la bénir.

Bientôt, il eut l'occasion de rencontrer le curé de Saint-Antoine, et lui dit tout ce qu'il connaissait de l'enfance de la jeune fille : sa misère, les dangers qu'elle avait courus, son apparition à son presbytère, et son mystérieux enlèvement.

Quant à sa mère, elle était peut-être morte, ou bien, se voyant seule sur une terre étrangère, elle était retournée dans sa patrie.

Alors le curé de Saint-Antoine tout ému :

“ Ecoutez, maintenant, dit-il, le reste de l'histoire.

“ Pendant longtemps, votre petite orpheline a partagé la vie errante de la femme qui l'avait volée. Que de pleurs elle a versés ! Combien n'a-t-elle pas souffert du froid et de la faim ! Parfois même, elle fut cruellement battue lorsqu'elle ne plaisait pas à sa marâtre. Mais il y avait au ciel, un ange qui veillait sur ses jours ; et Dieu, en permettant qu'elle connût de si cruelles douleurs, n'agissait pas sans de miséricordieux desseins.

“ Après avoir traversé plusieurs villages, la folle était arrivée dans ma paroisse avec l'enfant, et, toutes deux se trouvaient chez le meunier, lorsque vint un de mes bons paysans.

“ Celui-ci, charmé des grâces de la pauvre petite, et attendri à la vue de sa misère, manifesta le désir de l'emmener chez lui. La folle la lui céda, et le paysan revint joyeux à sa maison avec son trésor.

“ Son épouse et lui adoptèrent la chère enfant qui, plus tard, envoyée dans un couvent de Québec, fit

de brillantes études. Maintenant, elle est institutrice dans ma paroisse, mais bientôt, j'en suis sûr, elle se consacrera à Dieu dans la vie religieuse."

Les deux prêtres ne purent se quitter sans admirer les soins maternels dont les petits de la terre sont l'objet de la part de la Providence.

De retour chez lui, le bon curé de Saint-Antoine alla voir les parents adoptifs de la jeune orpheline, et leur raconta toute l'histoire de celle qu'ils appelaient leur fille chérie.

Ses deux auditeurs étaient suspendus à ses lèvres. Ce récit leur semblait si extraordinaire ! Ils allaient de surprise en surprise, et ne furent pas longtemps sans soupçonner le dénoûment.

—Mais c'est l'histoire de notre enfant ! s'écrièrent-ils.

—Vous l'avez dit, reprit le prêtre.

Alors, reconnaissants et attendris, les deux fervents chrétiens se jetèrent à genoux, et, les yeux pleins de larmes, prononcèrent ces touchantes paroles :

—Oui, Marie appartient à Dieu ! Qu'il la prenne, nous la lui donnons de grand cœur : elle sera la consolatrice des malheureux et des abandonnés.

Dieu la prit en effet ; elle devint sœur de charité, et reçut en religion un nom illustré jadis par un grand roi de France qui fut un grand saint.

Aujourd'hui, messieurs, les deux prêtres sont

morts, mais celle qu'ils entourèrent de leur paternelle sollicitude vit encore, et vous la connaissez tous.

A quelques pas de nous est une maison que vous aimez, et que votre générosité soutient. C'est là que vous la trouverez, à la tête d'une communauté fervente et dévouée, au milieu de nombreux orphelins qui l'appellent leur mère. C'est entre ses mains, et pour secourir sa chère famille, que sera déposée la recette de cette soirée. Tous ces petits enfants, soyez-en sûrs, prieront pour vous, et, en leur nom, mesdames et messieurs, laissez-moi vous remercier du fond du cœur ! ⁽¹⁾

C'est la charité qui nous réunit en ce moment, c'est elle aussi qui fera l'objet de cet entretien.

..... La charité que le pauvre idolâtre !
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,

(1) Nous pouvons garantir l'authenticité de cette touchante histoire dont nous n'avons voulu raconter ici que les principaux détails. Les deux prêtres étaient le révérend M. Robson et le révérend M. Louis Proulx. Celui-ci surtout aimait à parler de sa protégée; et alors, nous a-t-on dit, ses yeux se mouillaient de larmes. Si l'humble héroïne de notre récit vient à parcourir ces pages, nous la prions de nous pardonner de l'avoir mise en scène. Ces faits merveilleux, sa modestie, sans doute, aurait préféré les tenir secrets, ou ne les révéler que dans l'intimité de son monastère, pour l'édification de ses sœurs; mais, n'était-il pas bon de les divulguer, afin d'engager les âmes à bénir la Providence, la divine mère des orphelins ?

Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
 Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
 Dira : " Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon
 [sang." (1)

Le sujet est vaste et splendide : j'en parlerai, sinon avec éloquence, au moins avec amour, encouragé, messieurs, par votre sympathie ; encouragé surtout par la présence du premier représentant de l'autorité civile en notre province, et par celle de notre digne archevêque, dont un hospice ouvert à toutes les souffrances, l'hospice du Sacré-Cœur, redira le nom et la générosité à nos petits neveux.

Ne craignez point que je vienne faire un sermon, je ne voudrais pas prêcher à de parfaits convertis.

Nous poserons le mystérieux problème de l'existence de la pauvreté et de la misère ici-bas.

Comment l'antiquité l'avait-elle envisagé et compris ?

Comment le christianisme l'a-t-il résolu à son tour ?

Questions vitales, qui vont nous mettre en présence des grandes œuvres produites dans le monde par la charité, vertu divine arrosée sur le Calvaire par le sang d'un Dieu, vertu ignorée des plus beaux génies de la Grèce et de la Rome païennes.

Messieurs, vous l'admettrez avec moi, la charité a tracé dans l'histoire des pages vraiment sublimes : les

(1) V. Hugo. *Pour les pauvres.*

martyrs en ont-ils écrit de plus belles, même avec leur sang ? Si nous contemplons nos propres annales, comme nous les voyons resplendir dès notre berceau de l'éclat de cette admirable vertu !

Et n'avons-nous pas la consolation de constater que, de nos jours même, cet astre bienfaisant éclaire encore notre route ?

Oh ! oui, parler de la charité, ce n'est pas seulement traiter un sujet qui, naturellement, trouve sa place dans nos chaires chrétiennes, mais c'est aussi faire vibrer tous les sentiments de notre jeune nationalité. L'amour des pauvres remplit le cœur de l'Eglise ; il fut dans tous les temps la marque distinctive des saints. Eh ! bien, nous le verrons briller dans ces âmes héroïques qui fondèrent notre patrie et nous transmirent le noble désir d'imiter leurs actions.

II

Chez tous les peuples, messieurs, à tous les âges, et sous tous les gouvernements, il est un fait qui s'impose à notre observation : c'est l'inégale répartition des biens de ce monde. Aucune législation n'est parvenue à la détruire ; elle a été plus forte que tous les systèmes et toutes les utopies. La richesse n'a cessé d'être le partage du petit nombre ; les indigents, ceux qui souffrent, ceux qui, souvent, n'ont pas de pain pour se nourrir, ont toujours formé une grande partie de l'humanité. Sur la terre, comme l'a dit un poète :

Au banquet du bonheur, bien peu sont conviés.

C'est l'histoire des siècles passés, c'est l'histoire de

notre temps, ce sera aussi, n'en doutons pas, celle de l'avenir. Que les réformateurs écrivent, s'ils le veulent, au frontispice des monuments nationaux, le grand mot d'*égalité* : la loi que porta le législateur suprême n'en aura pas moins son cours ; et l'infortuné sans argent et sans asile, obligé de mendier pour ne pas mourir, sourira de pitié, en contemplant cette affirmation inensongère gravée sur la pierre au nom d'une prétendue philanthropie.

Ni la science, ni la force, ni l'industrie, ni même le zèle n'empêcheront les maladies, la mort et le crime d'exercer leurs ravages au sein des sociétés ; et la maladie engendrera la misère et la souffrance, la mort fera des veuves et des orphelins, le crime fera des malheureux et des abandonnés.

Libre à la philosophie de discuter ce mystère, mais il lui faudra commencer par l'admettre ; et, pour le comprendre, elle devra revenir à l'enseignement de ce petit livre admirable qui a nom le catéchisme.

Et que proclame-t-il cet évangile de l'enfance ? Ah ! c'est que tout ne se passe pas pour l'homme entre le berceau et la tombe, c'est qu'au delà de la mort commence une vie où se rétablit l'ordre parfait, c'est que la vie présente est à la fois une épreuve et une expiation.

Mais, suffirait-il à la sagesse de raisonner sur les misères et les souffrances humaines, d'en reconnaître l'impérieuse nécessité, et de pouvoir en assigner la cause ? Evidemment non. Leur soulagement doit nécessairement entrer dans l'ordre de la Providence. Serait-ce donc en vain que l'homme aurait reçu le

grand don de pleurer et de s'émouvoir ? Serait-ce en vain que dans sa poitrine battrait un cœur capable d'attendrissement et d'amour ? Il serait criminel, s'il restait insensible en présence du malheur ; impuissant à le bannir de la terre, il est de son devoir de le secourir.

La richesse, messieurs, a une mission sacrée, comme l'éloquence que Dieu place sur les lèvres de son prophète, comme la science qu'il communique à ses docteurs, comme l'auguste autorité dont il investit ses pontifes ; et cette mission est de venir en aide à l'infortune, de sécher les pleurs, de donner à l'indigent la subsistance corporelle, et de rendre le courage aux cœurs désespérés. Malheur aux grands lorsque, sur le seuil de leur maison prospère et joyeuse, un vieillard

Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous leurs pieds les miettes des orgies !

Lazare a toujours son tour, et l'on ne méprise pas impunément ses supplications et ses larmes !

Cette doctrine, messieurs, expression fidèle de vos sentiments, est, nous pouvons le dire, la doctrine de tous les peuples chrétiens. Il s'est opéré dans le monde une telle transformation depuis dix-neuf siècles ; la charité est devenue si naturelle au cœur, que les plus belles œuvres de dévouement excitent notre admiration et notre sympathie, mais ne nous étonnent pas. Sous les haillons qui le couvrent, le pauvre est pour nous un frère à qui nous aimons à tendre la main. Nous sommes habitués à voir auprès du lit des

malades, la nuit comme le jour, cet ange de patience et de bonté que nous appelons *une sœur* ; nous ne sommes pas surpris que des orphelins retrouvent des mères tendres et dévouées chez des femmes dont ils ignorent même le nom ; nous avons à cœur d'aider à la construction de ces asiles destinés à recueillir le dénûment, le repentir, et la faiblesse ; de nobles dames mettent de l'émulation à confectionner de leurs mains des habits pour les pauvres, et des hommes de condition vont, en plus grand nombre qu'on ne le croit, visiter les mansardes qu'habite la misère pour y laisser le superflu de leurs biens.

Les poètes croiraient manquer à leur mission, s'ils ne s'attendrissaient sur l'indigence, et s'ils ne célébraient, dans leurs vers, les immenses bienfaits de la charité.

Ecoutez comment l'un d'eux, que j'ai déjà cité, Victor Hugo, au temps de sa vraie gloire, peignait cette vertu céleste

.....aux yeux de douceur,
Au front crédule, et qui ressemble
A la foi dont elle est la sœur.

Au lit du vieillard solitaire,
Elle penche un front gracieux ;
Et rien n'est plus beau sur la terre,
Et rien n'est plus grand sous les cieus,
Lorsque, réchauffant leur poitrine
Entre ses genoux triomphants,
Elle tient dans sa main divine
Les pieds nus des petits enfants.

Elle va dans chaque mesure,
Laisant au pauvre réjoui,
Le vin, le pain frais, l'huile pure,
Et le courage épanoui.

Puis elle cherche au coin des bornes,
Transis par la froide vapeur,
Ces enfants qu'on voit nus et mornes
Et se mourant avec stupeur.
Oh ! voilà surtout ceux qu'elle aime,
Faibles fronts dans l'ombre engloutis,
Parés d'un triple diadème,
Innocents, pauvres, et petits. ^[1]

L'auteur des *Méditations* et des *Harmonies*, compose pour un hospice de charité la cantate la plus suave, et dans le bel *hymne de l'enfant à son réveil*, il a bien soin d'accorder le plus touchant souvenir aux pauvres et aux infortunés :

Donne au malade la santé,
Au mendiant, le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

(1) *Dieu est toujours là.*—Jamais le poète ne fut plus éloquent, ni plus sublime, que lorsqu'il puisa ses inspirations dans le christianisme, lorsqu'il plaida la cause du malheur, lorsqu'il chanta les grâces de l'enfance, et les charmes de la vertu. Nous ne craignons pas de le citer souvent dans ces pages. Il eut, il est vrai, ses erreurs et ses fautes ; il a même insulté, blasphémé les plus chers objets de notre foi et de notre amour ; malgré cela, cependant, nous ne pouvons oublier les vers immortels tombés de sa plume, et nous ne flétrirons pas la couronne qui orna jadis son front.

Il n'est presque point de poète contemporain qui n'ait consacré quelques uns de ses chants à solliciter la générosité des riches en faveur de la souffrance ; et, pour ne pas multiplier les citations, je ne vous lirai que ces vers qui semblent un écho fidèle des chaleureuses exhortations des Pères de l'Eglise. Ils sont de Turquety :

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline !
 Pitié pour l'humble enfant ! pitié pour l'orpheline
 Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur !
 Ils sont là ; leur voix triste essaie une prière :
 Dites, resterez-vous aussi froids que la pierre
 Où s'agenouille la douleur ?

Je le demande au nom de tout ce qui vous aime,
 Je le demande au nom de votre bonheur même,
 Par les plus doux penchants, et par les plus saints
 [nœuds ;

Et, si ces mots sacrés n'ont pu toucher votre âme,
 S'il faut un nom plus grand, chrétiens, je le réclame
 Au nom du Christ pauvre comme eux. ^[1]

III

Mais il n'en a pas toujours été ainsi ; un pareil langage et de tels spectacles étaient inconnus au monde, avant que la croix parût sur le Calvaire. Alors, les cœurs ne semblaient guère ouverts aux sentiments de la commisération et de la tendresse. L'homme ignorait ce que c'était que le prochain ; il ignorait encore davantage que, dans le plus humble

(1) *Souffrances d'hiver.*

et le plus rebuté de ses semblables, il devait voir un frère.

Je sais bien que l'on pourrait citer dans les siècles païens de belles paroles, des traits de générosité, des actions bienfaisantes : l'image de la divinité ne pouvait complètement périr sur la terre, et le cœur humain eut ses heures de dévouement, comme la raison eut ses éclairs de vérité.

Mais ce furent là de nobles exceptions. Cette civilisation superbe eut pour caractère général et dominant, un égoïsme révoltant envers les misérables ; et en dépit de la gloire qu'elle a conquise dans les arts et dans les lettres, elle ne peut faire oublier le stigmate honteux dont l'a marquée saint Paul, en l'appelant une civilisation "sans amour et sans entrailles." (1)

Parcourez les annales qu'elle nous a transmises vous resterez stupéfaits. Vous y verrez un sentiment honorable et philanthropique presque immédiatement contredit par des lois cruelles, des sentences orgueilleuses, une doctrine humiliante. Des actes de dévouement absolu et de désintéressement héroïque, vous en trouverez peu. Vous chercherez en vain le bienfaiteur généreux dont la main gauche ignore ce que sa droite a donné ; et, lorsque vous aurez rendu justice à quelques âmes qui valurent mieux que la société où elles vécurent, vous comprendrez la vérité profonde de cette belle parole de Prevost-Paradol : " De tout temps on a donné à ceux qui souffrent,

(1) *Ep. aux Rom.*, chap. I. v. 31.

“ mais c'est seulement depuis le christianisme qu'on
 “ s'est donné soi-même.” [1]

Si ce jugement vous semble un peu sévère, prêtez l'oreille, messieurs, aux témoignages péremptoires que je vais citer.

Sur la scène romaine, un père disait à son fils :
 “ C'est mal que de donner à manger et à boire à un mendiant ; pour soi, c'est perdre ce qu'on donne ;

(1) *Essais de politique et de littérature*. Deuxième série. p. 266.

Nous ne pouvons résister au désir de citer ici, comme commentaire de cette magnifique parole, un éloquent passage d'un discours prononcé par monseigneur Dupanloup, au congrès de Malines (sept 1864) : “ Philosophes et critiques, venez, et faites moi le plaisir, pour le bien-être de l'humanité souffrante, d'afficher, à la quatrième page de vos journaux, ceci :

“ On demande 4 à 500,000 héros des deux sexes pour apprendre
 “ la prière et l'alphabet à des enfants malpropres, à condition
 “ que héros et héroïnes resteront chastes, patients, persévérants,
 “ travailleront dix heures par jour pour trente sous, et recevront
 “ des calomnies pour supplément de salaire, en se refusant même
 “ les plaisirs permis.”

“ Faites-moi le plaisir de mettre cela, la semaine prochaine, à la quatrième page de vos journaux ; je vous l'ayerai l'annonce. (*Rires et applaudissements.*)

“ Mesieurs, vous riez, vous avez raison et vous avez tort. Car cette armée sublime, elle existe. Un maître unique a pu la créer, l'inspirer ; il la lève, il la recrute, il l'arme et la commande depuis dix huit cents ans ; et elle ne demande d'autre récompense que son sourire, que sa bénédiction, sa compagnie : ce maître, c'est Jésus-Christ.” (*Nouveaux et longs applaudissements.*) Voyez Brugère : *Traité de la vraie religion*, p. 116.

pour lui, c'est prolonger sa misère." ^[1] Quelle leçon pour la jeunesse! Et la foule entendait ces paroles sans s'indigner et sans rougir!

Dans la brillante Athènes, régnait aussi la même maxime, et les poètes comiques, pour exciter les rires et gagner les applaudissements de l'auditoire, se moquaient, au théâtre, des malheureux qui n'avaient que des haillons pour habits, une natte pourrie pour couchette, ou des petits enfants pleurant et demandant du pain. ^[2]

L'ABBÉ BRUCHÉSI,

Professeur de Théologie à l'Université Laval.

(à continuer)

(1) Nam et illud quod dat perdit, et illi producit vitam ad miseriam. Plaute, *Trinummus*, act. II. sc. 2.

(2) Mgr Dupanloup, *De la Charité chrétienne*, p. 51. Nous empruntons à cet ouvrage plusieurs des textes que nous citons ici. On y trouvera des paroles et des faits qui inspirent l'horreur.

LE REBELLE

HISTOIRE CANADIENNE

(Suite)

—Nous séparer! nous séparer! répéta-t-elle comme si elle n'eût pas compris le sens de ces paroles.— Jamais!.....

A ce cri, elle enveloppa la tête de son amant de ses deux mains.

—Mon Alice, dit-il, il faut mourir alors, et que la tombe nous unisse, car sur la terre il y a entre nous du sang.....

—Du sang! s'écria-t-elle avec effort.

Les rayons de la lumière intérieure frappèrent en ce moment sur ses bras et éclairèrent quelques taches rouges.

—Du sang! dit-elle encore avec épouvante. En voici! Est-ce le tien?.....De qui est ce sang?

—C'est le sang de votre frère! dit tout-à-coup une voix derrière le cavalier.

Alice poussa un grand cri et tomba sans vie sur le parquet. Laurent se retourna avec un rugissement.

—Maudit sois-tu, fils de Satan ! dit-il en reconnaissant le conseiller Barterèze.

Il lança son cheval sur lui. Le conseiller roula à terre en poussant des cris de détresse. Mais Laurent, sous le coup d'une folie furieuse, le foula impitoyablement aux pieds de son cheval qui se cabrait épouvanté. Quand les cris de Bartarèze furent éteints :

—Bien ! dit Laurent avec un rire atroce. Le sang du frère sur mes mains, et le tien sur les sabots de mon cheval.

Et il disparut comme un esprit des ténèbres....

VI

Le bruit de cette lutte avait réveillé les domestiques qui accoururent bientôt dans le salon, et trouvèrent avec épouvante Alice Mac Daniel renversée à terre, ne donnant pas signe de vie. Cependant, malgré leur consternation, ils conservèrent assez de sens pour agir sans bruit, de manière à ne point réveiller sa tante dont un tel spectacle eût sans doute altéré la santé chancelante. Ils emportèrent la jeune fille sur son lit et s'empressèrent autour d'elle, lui prodiguant les soins qu'on rend habituellement aux personnes évanouies. Mais quand ils virent que malgré tous leurs efforts elle ne prenait pas connaissance, la terreur les saisit avec plus de force, et l'un deux s'élança au dehors pour aller chercher un médecin du voisinage. A peine avait-il quitté le seuil de la porte, qu'il tomba en jetant un grand cri..... Dans sa course précipitée, il avait heurté un cadavre.....

Dès lors tout fut en confusion dans la maison. Que faire ? Qu'était-il arrivé ? Quel était l'assassin ? quelle était la victime ? Devait-on réveiller madame ? On avait à grande peine transporté dans le vestibule une forme humaine horriblement maculée de boue et de sang. Le désir de connaître le malheureux qu'un crime avait mis en cet état, porta les gens à dégager la tête de la fange dont elle était souillée, et, alors seulement, on reconnut que le conseiller Barterèze respirait encore.

— Où suis-je ? dit-il, en ouvrant les yeux avec peine. Presqu'aussitôt, le souvenir de ce qui s'était passé lui revint, sans doute, car il se mit à invoquer du secours, avec tous les signes de la plus grande terreur. Ce ne fut qu'au bout d'un certain laps de temps qu'il put enfin percevoir, avec plus de calme, le sentiment de sa situation présente.

— Hélas ! Monsieur Barterèze, dit le domestique, qui a pu vous mettre en cet état ?

— Et qui serait-ce sinon ce monstre de Hautegarde, l'assassin de Denis Mac Daniel.

— L'assassin de Denis Mac Daniel ! répéta lentement le domestique terrifié.

— Eh ! sans doute, ne l'ai-je pas vu tomber mort auprès de moi ?

— Mort ! qui ? demanda Patrick, au comble de l'effroi. Mais il réfléchit alors à l'état du conseiller, et lui supposant le délire, il ajouta d'un ton tout différent :

—Monsieur Barterèze, vous êtes bien souffrant sans doute. Venez auprès du feu vous réchauffer, et vous dépouiller de vos vêtements qui ne sont que boue et sang.

—Ah ! s'écria le conseiller, en se regardant avec crainte, ne suis-je point blessé mortellement ?

L'inspection de sa personne, à laquelle aida fort le fidèle Patrick, n'amena d'autre découverte que celle de violentes contusions, et, en quelques endroits, à la tête surtout, de plusieurs blessures saignantes mais peu dangereuses. L'instinct du cheval et la profondeur de l'ornière où le hasard avait fait tomber Barterèze, l'avaient évidemment préservé, sinon de la mort, du moins de blessures dangereuses. Rassuré par cette conviction, il reprit en parlant avec une certaine exaltation :

—Où est-il ? L'avez-vous vu ? Il était à cheval, près de la fenêtre, et il parlait d'amour à la sœur !..... quand il venait de tuer le frère !.....Et l'autre !..... Cet infernal démon qui me poursuit partout comme le remords. Que faisait-il là encore ce damné Français ?

—Au nom du ciel de qui parlez-vous ? demanda Patrick à qui ses terreurs revenaient.

—Eh bien ! de Durand ! Ah ! c'est vrai ! vous ne savez pas le crime qui s'est commis cette nuit.—Je revenais de Montréal chargé d'une lettre de M. Mac Daniel à sa fille, et j'avais choisi la nuit pour voyager, afin de n'être point reconnu par ces bandits de patriotes qui me tueraient comme un chien, je crois. En

chemin, je rencontrai une escorte de volontaires qui conduisaient deux prisonniers, et je me mis à faire route avec eux, revenant sur mes pas pour causer de quelques affaires avec Denis Mac Daniel qui était du nombre. Tout à coup, on nous crie d'arrêter, et un homme que je reconnais pour

—Pour qui ? demanda Patrick vivement inquiet, en remarquant une soudaine hésitation chez le conseiller, comme si le nom qu'il allait prononcer lui eût brûlé les lèvres.

—Pour....Ce Français qu'on nomme Durand, nous somme de rendre nos prisonniers. Les volontaires répondent par une décharge de leurs armes à feu. Les traitres ripostent.....jour de Dieu ! Me voilà tout d'un coup enveloppé comme d'un réseau de feu, de plomb, de fumée, ne sachant ni fuir, ni rester.— Tout-à-coup, à la lueur d'un coup de pistolet, je vis Denis Mac Daniel tomber de cheval à la renverse, et Laurent de Hautegarde le désignant du doigt à ses assassins pour le faire égorger.

—Pour le sauver ! imposteur ! cria d'un ton farouche une voix venue du dehors.

—Lui ! encore lui ! s'écria Barterèze plus pâle qu'auparavant.

L'honnête Patrick fut si épouvanté de cette interruption, qu'il disparut sans coup férir, abandonnant le conseiller à son terrible adversaire. Celui-ci s'élança d'un bond dans l'appartement par la fenêtre que, dans la confusion, personne n'avait songé à fermer.

—Ecoute, Barterèze, lui dit-il, dois-je te rappeler ce qui s'est passé en France ?

C'est inutile, dit Barterèze, qui vit sa dernière heure venue.

—Et bien ! les délais que ma vengeance t'a laissés sont expirés, et, puisque la justice divine ne s'est pas chargée du soin de te changer ou de te punir, la mienne sera plus sûre.

Il posa un pistolet sur la table, près de lui.

—Arrête ! dit Barterèze, tout peut encore se réparer.

—Allons donc ! reprit l'autre, avec un rire cruel. Tu comprends enfin ! Donne-moi d'abord la lettre dont Mac Daniel t'a chargé.

—Je ne l'ai plus, balbutia Barterèze.

—La lettre ! la lettre ! reprit Durand avec emportement.

Il plongea la main dans les vêtements du conseiller, et, ne la trouvant pas, prit un flambeau et sortit. Un instant après, il rentra tenant dans sa main un petit portefeuille souillé de boue dans lequel il choisit, parmi quelques autres papiers, celui qu'il demandait. Il en brisa le cachet, le parcourut rapidement, puis écrivit à son tour quelques lignes.

—Signe, dit-il froidement, en présentant le papier à Barterèze, tandis que de l'autre main il saisissait le pistolet. Tu sais bien qu'il me faut ton nom.

Le conseiller signa.

—Je te donne rendez-vous dans huit jours à Montréal, dit encore Durand. Cela fait, Dieu sera ton juge, car tu n'entendras plus parler ni d'elle ni de moi.

A ces mots il sortit.

Va ! va ! murmura Barterèze, tu dis bien, dans huit jours, j'en aurai fini avec elle et avec toi.

VII

La journée qui succéda à cette nuit funeste, se passa toute en soins lugubres, sous le toit des Mac Daniel. Le cadavre du jeune volontaire y fut rapporté dès le matin par des gens du pays, car ses compagnons avaient été contraints de fuir devant les Canadiens, leur abandonnant les deux prisonniers qu'ils étaient venus délivrer. L'état d'Alice Mac Daniel, quoique moins grave, n'avait pas cessé d'être alarmant. Elle était tombée dans un état de torpeur léthargique dont rien ne pouvait la tirer. Une fois, une seule fois, elle en sortit pour renvoyer, par un geste de dégoût, le conseiller Barterèze dont le regard louche se montrait derrière les rideaux.

Vers le soir, arriva de Montréal le vieux Mac Daniel. Les nouvelles fatales se propagent vite, et il avait appris un des premiers la catastrophe de la nuit précédente. La contenance du vicillard en présence de son fils mort et de sa fille mourante, fut sublime. Sa douleur ne s'exhala point en cris ni en imprécations. Il garda un silence plein de désespoir, levant vers le ciel son regard empreint d'une pieuse résignation. D'une voix altérée, il prescrivit lui-même toutes les

mesures pour la funèbre cérémonie; puis, abandonnant la veillée du mort à un prêtre, comme il est d'usage parmi les catholiques, il alla s'asseoir au chevet de l'enfant qui lui restait encore.

Denis Mac Daniel fut enterré sans pompe, au milieu du recueillement général, car, dans la foule qui vit passer le convoi, presque tous allaient prendre les armes, et cette première victime de la rébellion leur présageait le sort réservé sans doute à beaucoup d'entr'eux. Mais cette impression grave et religieuse disparut avec le cercueil qui la faisait naître et, le lendemain, les habitants de la paroisse en pleine insurrection avaient établi leur quartier-général au manoir de St. Charles, dont ils s'étaient emparés à cet effet. Les rebelles se mirent dès l'abord à élever des retranchements, construire des ouvrages, percer des meurtrières afin de s'y défendre en cas d'attaque. Grâce au zèle ardent des insurgés qui ne se reposaient, ni jour ni nuit, ces travaux furent menés à fin, autant que le permettaient les ressources, le temps et le peu d'expérience des plus capables.

Mais tous ces préparatifs de guerre, tous ces bruits précurseurs du carnage, venaient mourir au seuil de la maison des Mac Daniel. Tout entiers à leur douleurs privées, ils demeuraient étrangers aux malheurs publics qui mençaient de les envelopper, et rien de ce qui ce passait au dehors ne pénétrait dans cet intérieur que la mort avait déjà visité. Depuis la nuit fatale, Laurent de Haute garde n'avait pas reparu, non plus que le Français Durand, qui, sur quelques vagues indications, était parti à sa recherche. Tous les gens du village commençaient à s'alarmer vio-

lement de l'absence prolongée de ce jeune chef dont le nom, les talents, et la bravoure personnelle étaient si nécessaires à leur cause, lorsque, dans la matinée du 24 novembre, le bruit se répandit qu'ils étaient tous deux de retour. L'affluence au camp fut plus considérable que les jours précédents ; mais, plongé dans une douleur farouche, Laurent de Hautegarde s'était renfermé sans voir personne, laissant à son compagnon de route le soin de divulguer les heureuses nouvelles dont ils étaient porteurs. En effet, ils venaient du village de Saint-Denis, où, la veille, un corps de Canadiens retranchés avaient battu 400 hommes commandés par le colonel Gore qui fut contraint, dans sa retraite précipitée, d'abandonner aux insurgés canons, bagages, munitions, morts et blessés.

Les détails de cette victoire excitèrent l'enthousiasme, dans le camp de St-Charles ; ce ne fut bientôt plus, partout, que cris de triomphe, appels aux Anglais, chants et rires. Le vieux sang français se révélait chez les Canadiens, à l'odeur de la poudre, le lendemain d'une victoire, hélas ! et la veille d'une défaite.

—Maintenant, dit Durand à un jeune officier qu'il emmena à l'écart, où en êtes-vous ici ?

—Nous en sommes encore à l'enthousiasme, comme vous le voyez, répondit-il, en souriant légèrement ; mais nous manquons d'argent, de vivres, d'armes et d'organisation. Quand nos hommes croient le moment de combattre venu, ils arrivent par bandes et affluent de tous côtés. Bientôt ils se lassent d'attendre, et repartent pour revenir encore de telle sorte

que le camp renferme tantôt plus de mille hommes, tantôt moins de cent.—Tout cela, par l'entêtement de ce pauvre Brown que sa blessure à la tête a rendu tout-à-fait inhabile au commandement qu'il exerce. Les difficultés augmentent chaque jour pour se procurer des vivres et des armes, surtout loin d'un ennemi qui ne se montre pas.....

—Qui se montrera, tenez-le pour certain, dit Durand. Le combat d'hier a été le résultat d'un plan de campagne dirigé contre Saint-Charles. Le colonel Gore qui s'est fait battre venait de Sorel et ne comptait que se reposer à Saint-Denis, avant d'opérer contre vous, simultanément avec le colonel Wetherall qui vous arrive de Chambly. C'est de côté que nous devons nous attendre à être attaqués sous peu, car les dépêches ont été interceptées, et le malheureux jeune homme qui en a été chargé, le lieutenant Weir, a été tué au commencement de l'action, en cherchant à s'évader.

Dès le lendemain, les événements prouvèrent l'exactitude de ces détails et la justesse des prévisions.

—Je vous cherchais, dit Durand, en rencontrant son compagnon de route: voici les Anglais.

—Allons, répondit celui-ci.—Je serai peut-être plus heureux qu'à St.-Denis. Où sont-ils?

—Ils se rangent en bataille devant nos retranchements. Nos avant-gardes se sont repliées en coupant les ponts, ce qui n'a point arrêté leur marche.

Les deux patriotes se rendirent du côté menacé par

l'ennemi. Cette partie était défendue par deux canons dont les affûts immobiles annullaient presque l'effet.

Les Anglais amenaient trois pièces de campagne qui ouvrirent immédiatement leur feu ; mais là, aussi, le tir généralement trop haut, faisait peu de mal aux rebelles et n'endommageait guères que le manoir et l'église. La mousqueterie était sans effet sur les hommes à l'abri derrière les retranchements. On en était encore à ces bruyants échanges de projectiles inoffensifs, quand, tout-à-coup, un bruit inquiétant se répandit parmi les assiégés : leur chef Brown venait de prendre la fuite.

—Qu'importe ! s'écria de Hautegarde. Ignorez-vous que Brown est atteint d'aliénation mentale ? Sa fuite est un bonheur pour nous ! Hurrah ! et mort aux Anglais !

Le feu des pièces continua mais mollement ; une partie des combattants s'enfuit même découragée. Ceux qui restaient encore se fatiguaient déjà d'un combat si peu meurtrier, quand un mouvement des troupes anglaises leur annonça une attaque plus sérieuse.

—Ils viennent à nous, s'écria Laurent, recevons-les bien.

Il finissait à peine ces mots que les troupes ébranlées s'élancèrent au pas de charge sur les retranchements. En un instant, toute cette partie de la ligne fut enveloppée d'une épaisse fumée au milieu de laquelle, comme une ceinture d'éclairs, brillaient les explosions d'armes à feu ; les détonations se succédaient

avec une rapidité pareille au pétitement de la grêle sur les toits. Les clameurs des combattants augmentaient le bruyant tumulte de cette scène que les cris et les imprécations des blessés, la chute des morts commençaient à revêtir d'une teinte funèbre. Bientôt les coups de feu devinrent moins nourris ; une bouffée de vent en emportant la fumée leva le rideau qui recouvrait la scène de carnage, en dérobaient les détails, et le spectacle d'un retranchement enlevé à la baïonnette s'offrit dans sa magnifique horreur. Aux grandes clameurs, au tonnerre des explosions avait succédé un silence bien plus effrayant. La mort moissonnait à larges fauchées parmi les hommes pressés comme des épis. Autour des chefs, sur quelques points, les cadavres couvraient le sol rougi de sang et jonché d'armes brisées ; les uns tombaient renversés au pied des retranchements qu'ils escadaient ; les autres, parvenus au sommet, rejetaient dans l'intérieur les ennemis atteints par le fer, — car le feu avait cessé, et les hommes luttant corps à corps, n'avaient ni le temps ni la possibilité de recharger leurs armes. On s'égorgeait donc à l'arme blanche, mais sans bruit, mais sans éivrement, et sur des cadavres couchés près des canons muets. — Cette scène terrible fut heureusement de peu de durée. Les insurgés privés des armes nécessaires à ce genre de combat, furent culbutés par les Anglais mieux pourvus et plus nombreux. Le dernier qui resta à son poste, dans la déroute générale, fut Laurent de Hautegarde. Entouré par l'ennemi, il faisait tête à tous avec une intrépidité qui tenait du délire, frappant sans se lasser et sans daigner faire le moindre effort pour protéger sa vie autrement qu'en combattant avec rage.

—Partons ! dit enfin Durand qui n'avait pas quitté les côtés du jeune chef. La place n'est plus tenable tous nos gens sont en fuite.

Alors seulement, ils s'aperçurent qu'ils étaient envelopés avec quelques braves qui n'avaient pas lâché pied.

—Frayons-nous un passage, s'écria Laurent, en s'élançant le premier. Le choc désespéré de cette poignée d'hommes fit trouée dans les rangs des vainqueurs ; ils passèrent.

—Ah ! dit Laurent, en se retournant : la mort ne veut donc pas de moi !

VIII

Le bruit du combat avait, comme on le pense bien, de terribles échos dans le village de St. Charles où tant de familles éplorées demandaient à Dieu la conservation qui d'un père, qui d'un frère, qui d'un fiancé,—car la majeure partie des habitants était au manoir.

Assis auprès du lit de sa fille, le vieux Mac Daniel écoutait d'un air d'inquiétude le bruit de la mousqueterie, s'efforçant, d'après sa force et sa durée, de suivre les chances probables du combat. Il se levait à chaque instant pour chercher au-dehors, à travers les croisées fermées, des renseignements que ses opinions connues l'empêchaient de demander directement aux gens qui passaient. Les uns couraient armés dans la direction du manoir d'où nombre d'autres arrivaient sans armes et consternés. Ils s'interro-

geaient mutuellement, puis, selon leur courage, leur dévouement et les nouvelles qu'ils apprenaient en route, continuaient leur marche ou rebroussaient chemin.

Cependant, les femmes et les enfants augmentaient la confusion, par leurs terreurs et les cris arrachés à leur désespoir. Chaque nouveau survenant était environné d'une foule désolée.—Où en était le combat ?

—Qui était le vainqueur?—Quels étaient les blessés?—Et les uns s'arrêtaient un instant pour satisfaire à tant d'impatiences douloureuses—d'autres, au contraire, jetaient quelques réponses sinistres et continuaient leur course pour sauver de la scène de désolation qu'ils prévoyaient, les êtres les plus chers ou les objets les plus précieux.—De moments en moments, les nouvelles alarmantes se succédaient avec plus de rapidité, et bientôt le nombre des fuyards ne laissa plus de doute sur la défaite des Canadiens.

On comprend avec quel intérêt le père d'Alice suivait tous ces mouvements. Sa vie, celle de sa fille même ne couraient-elles aucun danger au milieu d'une population hostile, exaspérée par le combat, éniivrée de poudre et de sang, rendue furieuse peut-être par une défaite.

La maison muette et sombre comme un tombeau, attirait d'ailleurs l'attention par son contraste avec toutes les autres où régnait la plus effroyable confusion. Cent fois des imprécations étaient arrivées jusqu'au vieillard, et, sous le fragile abri des persiennes fermées avec soin, il avait aperçu des gestes mena-

cants. Mais ce n'était pas pour lui qu'il tremblait intérieurement. Que lui importait une vie flétrie déjà par les chagrins, dévastée par la mort d'êtres bien aimés ! Sa fille, voilà quelle était son unique pensée. Aussi, déterminé à la protéger jusqu'à la dernière goutte de son sang, il saisit ses armes et se plaça en travers de la porte au moment où le signal de la déroute lui annonça le moment du danger le plus grand. Un coup de feu brisa les vitres de la fenêtre qu'il venait de quitter.—La balle traversa l'appartement, et s'alla loger dans le couronnement du lit où Alice résignée attendait en silence le dénouement de cette scène.

Nous n'essaierons pas de descendre dans les mystérieuses profondeurs d'un cœur de femme pour décrire les douloureuses agitations qui tourmentaient celui d'Alice. Elle savait bien (personne ne lui avait dit cependant) que Laurent de Hautegarde était parmi les rebelles, au plus fort du danger, au plus épais de la mêlée ; là était son âme. Mais son père veillait sur elle, prêt à donner sa vie pour lui éviter la moindre violence—là était sa raison.—Problème étonnant et insoluble de l'amour qui, souvent dans quelques mois, quelques jours, quelques heures peut-être, peut aveuglément s'emparer d'un cœur, sans laisser place pour les sentiments que la nature et l'éducation y avaient implantés d'abord.

—Lui mort, se disait-elle, je mourrai.

Puis, songeant à sa fatale destinée, elle en venait à se demander :

—Lui vivant, pourrai-je vivre sans lui ?

Pauvre enfant qui n'avait de pensée que pour son amant, et qui pourtant aimait sincèrement et religieusement son père.

Ainsi, sous ce toi si calme en apparence, s'agitait un drame intérieur plus sombre et plus désespéré peut-être que la désolation qui étendait ses ravages au dehors.

L'incendie annonça l'arrivée et la marche des troupes anglaises dans le village qui offrit, dès lors, les horreurs d'une place prise d'assaut dans les siècles barbares. Malgré ses opinions connues, la maison de Mac Daniel fut violée comme les autres, et ce ne fut qu'à l'énergique intervention d'un jeune officier qu'il dut d'échapper à des dangers personnels, et de voir sa fille à l'abri des outrages d'une soldatesque échauffée par le combat...

Mac Daniel quitta St-Charles, le lendemain, emmenant avec lui dans une voiture couverte sa sœur que les événements de la veille avaient accablée et sa fille que dévorait une fièvre ardente. Les angoisses de l'âme hâtaient en elle la destruction des sources de la vie. Où était Laurent ?—proscrit—blessé—mort ! Il n'y avait pas d'autre alternative.

(à continuer)

AVIS.

Nous prions nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement, de vouloir bien le faire sous le plus bref délai possible, pour nous exempter les frais de la collection par la voie des agents.

Nos abonnés ne devront envoyer d'argent, par la poste, que par lettre enregistrée.

LOUIS-H. TACHÉ,

ADMINISTRATEUR,

Québec.

NOUVELLES SOIREEES CANADIENNES

COMITÉ DES COLLABORATEURS

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU,

J. C. TACHÉ,

L'HON. A. B. ROUTHIER,

ERNEST GAGNON,

ARTHUR DANSEREAU,

HECTOR FABRE,

OSCAR DUNN,

N. FAUCHER DE ST-MAURICE,

LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE,

BENJAMIN SULTE,

ARTHUR BUIES,

ALFRED GARNEAU,

JOS. MARMETTE,

NAPOLEÓN LEGENDRE,

M. J. A. POISSON,

A. ACHINTRE,

JOS. TASSÉ,

L'ABBÉ J. C. K. LAFLAMME,

L'ABBÉ BRUCHÉSI,

A. N. MONTPETIT,

L. P. LEMAY,

E. GÉRIN,

A. GÉLINAS,

ALPH. LUSIGNAN,

T. P. BÉDARD,

PHILÉAS HUOT,

J. A. CHAGNON,

EUD. EVANTUREL,

J. B. CAOINETTE,

THOS CHAPAIS,

J. E. PRINCE,

JAS PRENDERGAST.

